

LE TESTAMENT DE LÉNINE  
ET L'HÉRITAGE DE ROSA LUXEMBURG

Ouvrage publié avec le soutien de la Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée

ISBN : 978-2-9528276-7-6

© Smolny, 2018  
43, rue de Bayard  
31 000 TOULOUSE

Internet : [www.collectif-smolny.org](http://www.collectif-smolny.org)

Contact : [info@collectif-smolny.org](mailto:info@collectif-smolny.org)

LOUIS JANOVER

**Le testament de Lénine  
et l'héritage de Rosa Luxemburg**

SMOLNY  
Toulouse, 2018

Édition préparée par Julien Chuzeville, Marion Gary, Ivan Jurkovic,  
Marie Laigle, Pauline Moquet et Éric Sevault

## AVANT-PROPOS

On ne fera pas ici la liste des aberrations ou catastrophes sociales et environnementales d'un monde pris dans les rets du rapport social capitaliste et où s'annonce la possibilité d'un effondrement civilisationnel majeur. Plus que jamais l'humanité se situe devant l'alternative « socialisme ou barbarie », barbarie dont Rosa Luxemburg nous avait montré une face au cœur de la Première Guerre mondiale<sup>1</sup>. La seule perspective réellement humaine pour en finir avec « cette absurdité insensée, ce cauchemar infernal et sanglant<sup>2</sup> » est celle d'une rupture révolutionnaire que Luxemburg appelait de ses vœux : « L'avenir de la civilisation et de l'humanité dépend du fait que le prolétariat jette le glaive de son combat révolutionnaire avec une virile résolution dans le plateau de la balance<sup>3</sup>. » On sait ce qu'il en fut, hélas, de la Révolution allemande (1918–1921), broyée par la soldatesque des Corps francs aux ordres de la social-démocratie — lourde défaite qui devait paver la voie au nazisme. Et on sait aussi ce qu'il en fut du formidable élan révolutionnaire qui souleva la Russie en 1917 mais devait se déliter rapidement, victime de son isolement, de la guerre civile soutenue par les grandes puissances et de la captation de la lumière des conseils ouvriers par le Parti-État bolchevik.

---

1. ROSA LUXEMBURG, *La brochure de Junius, la guerre et l'Internationale*, Marseille, Agone & Smolny, 2014, p. 85-86.

2. *Ibid.*, p. 197.

3. *Ibid.*, p. 86.

Aujourd'hui, alors qu'un siècle nous sépare de cette bifurcation historique fondamentale que fut l'effondrement du mouvement ouvrier international devant la Guerre et la ruine de ses espoirs d'émancipation par l'assimilation de son combat à la destinée d'un capitalisme d'État particulièrement brutal, prétendument « socialiste » et prétendument « soviétique », nous reviennent avec force en mémoire les paroles de Marx : « Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas de plein gré, dans des circonstances librement choisies ; celles-ci, ils les trouvent au contraire toutes faites, données, héritage du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse comme un cauchemar sur le cerveau des vivants<sup>4</sup>. »

Quel est donc notre « héritage du passé » ? Il y a naturellement notre réalité matérielle modelée par plusieurs siècles d'accumulation du capital et dont on aurait tort de penser qu'elle n'influe pas sur notre capacité même à penser nombre de problèmes. Et puis, il y a ce que l'on peut qualifier d'héritage idéologique, lui aussi façonné par la classe dominante le plus souvent — comment pourrait-il en être autrement ?

À cet égard, la commémoration du centenaire de la révolution russe d'octobre 1917, si elle n'a pas spécialement donné lieu à d'intenses débats, a néanmoins produit son lot de publications : quelques rééditions bienvenues<sup>5</sup>, des

---

4. Karl MARX, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1852), in Karl MARX, *Les Luites de classes en France*, Paris, Gallimard folio, 2002, p. 176.

5. Citons : Alexandre BERKMAN, *Le Mythe bolchevik. Journal 1920-1922* (Klincksieck, 2017) ; Maurice BRINTON, *Les Bolchéviques et le contrôle ouvrier* (Les nuits rouges, 2016) ; Louise BRYANT, *Six mois rouges en Russie* (Libertalia, 2017) ; Emma GOLDMAN, *L'Agonie de la Révolution* (Les nuits rouges, 2017) ; John REED, *Dix jours qui ébranlèrent le monde* (Nada, 2017) ; Victor SERGE, *L'An I de la révolution russe* (Agone, 2017) ; Alexandre SKIRDA, *Les anarchistes russes*,

contributions historiques inédites<sup>6</sup>, et, bien entendu, des essais d'ordre plus politique. Si certains de ces essais sont, sans surprise, d'inspiration conservatrice, d'autres sont très souvent — quand ils se veulent d'inspiration révolutionnaire — lénino-compatibles ou même apologétiques<sup>7</sup>. Cette focalisation sur Lénine chef de parti, militant visionnaire, incarnation de la conscience du prolétariat, n'est pas sans nous interroger sur la persistance de cette conception du parti et du culte de la personnalité. Ne répète-t-on pas que « ce qui est sûr, c'est que sans Lénine, il n'y aurait pas eu de révolution socialiste en 1917<sup>8</sup> » et que « sans le parti bolchevique, les soviets ne se seraient pas emparés du pouvoir<sup>9</sup> » — sans jamais que soit interrogée la nature « socialiste » du régime mis en place ou la réalité de ce « pouvoir » qu'auraient eu les soviets et que le parti n'a de cesse de leur dénier. Mieux encore, il nous faudra nous résoudre à ce que Kronstadt « reste un chapitre à jamais ouvert », simple « théâtre d'un combat fratricide<sup>10</sup> » — fratricide, vraiment ? Un État qui réprime

---

*les soviets et la révolution de 1917* (Spartacus, 2016) ; VOLINE, *La Révolution russe* (Libertalia, 2017).

6. Citons : Yohan DUBIGEON, *La démocratie des conseils* (Klincksieck, 2017) ; Guillaume FONDU, *Devant la révolution. Débats et combats politiques en 1917* (Éditions Sociales, 2017) ; David MANDEL, *Les Soviets de Petrograd* (Syllepse, 2017) ; Jean-Jacques MARIE, *Les femmes dans la révolution russe* (Seuil, 2017) ; Alexander RABINOWITCH, *Les bolcheviks prennent le pouvoir* (La Fabrique, 2016) ; Steven A. SMITH, *Petrograd rouge. La révolution dans les usines 1917-1918* (Les nuits rouges, 2017).

7. Signalons impérativement une remarquable exception qui se situe hors de ces deux tendances : Pierre DARDOT & Christian LAVAL, *L'ombre d'octobre. La Révolution russe et le spectre des soviets* (Lux, 2017).

8. Tariq ALI, *Les Dilemmes de Lénine*, Paris, Sabine Wespieser, 2017, p. 13.

9. Olivier BESANCENOT, *Que faire de 1917?*, Paris, Autrement, 2017, p. 171.

10. *Ibid.*, p. 172.

dans le sang une insurrection de conseils ouvriers signe son appartenance de classe... à moins d'admettre sans retenue qu'il s'agisse d'une « crise sérieuse sous laquelle se profile clairement le rôle des généraux blancs et du grand capital international <sup>11</sup> » !

Peu ou prou, les essais de cette veine, s'ils fustigent « les historiens réactionnaires aujourd'hui à la mode <sup>12</sup> », font mine d'ignorer les critiques ou oppositions au bolchevisme étatique, au sein même du mouvement révolutionnaire, que ce soit sur le moment ou dans les années qui ont suivi. Et ils ne s'interrogent pas davantage sur la répression de ces oppositions ou la dénégation tenace de ces critiques par les « partis frères » qui proliféreront à l'ombre de l'URSS. Tout se passe comme s'il ne fallait conserver qu'une seule filiation, fut-elle tortueuse, pour nous amener à accepter un certain héritage sauvegardant la « criante dualité conflictuelle des grandes lignes de cette histoire, l'une, à le dire vite, qui va de Lénine à Gorbatchev en passant par Khrouchtchev, l'autre de Staline à Poutine en passant par Brejnev, lignes qui s'entrecroisent tout au long du court vingtième siècle soviétique sans s'y confondre <sup>13</sup> ». On frémit à l'idée qu'il faudrait ajouter un nouveau sauveur suprême à la lignée des Lénine-Khrouchtchev-Gorbatchev. Intégrer les critiques faites à « cette extraordinaire histoire engagée par la révolution

---

11. Lucien SÈVE, *Octobre 1917*, Paris, Éditions Sociales, 2017, p. 96. — On ne sait si dans cet ouvrage modestement sous-titré « une lecture très critique de l'historiographie dominante » l'auteur rapporte simplement le point de vue de Lénine sur l'insurrection de Kronstadt, mais comme il n'a pas un mot tout au long de son essai concernant la répression bolchevique, il est raisonnable de penser qu'il partage cette analyse.

12. Tariq ALI, *op. cit.*, p. 210. — Ce qui ne relève pas d'un bien grand exploit.

13. Lucien SÈVE, *op. cit.*, p. 116.

d'Octobre » se résumerait alors à une posture macronienne qui tient ensemble « tout ce qu'elle a apporté et *en même temps* terriblement coûté <sup>14</sup> ».

À l'inverse de cette grille de lecture où tout se mêle et s'emmêle, Louis Janover, dans l'essai qui suit, reprend cette question si cruciale du leg, à la lettre pourrait-on dire, puisqu'il repart des prises de position qui sont parmi les toutes dernières que Lénine ait pu formuler et que commentait Moshe Lewin dans son ouvrage paru en 1967 : *Le dernier combat de Lénine* <sup>15</sup>. Ces notes, qu'on a pu appeler le « Testament de Lénine » vu leur caractère de recommandations ultimes et leur tonalité, passent habituellement pour une extraordinaire manifestation de courage politique et de lucidité de la part du leader suprême... capable de retour sur soi et uniquement préoccupé de la pérennité de la révolution. Lecture à contresens nous démontre l'auteur ! Ce testament nous renseigne sur la réalité du pouvoir « soviétique » en conformité avec ce que Lénine a toujours martelé de sa conception du parti et de son rôle dans la révolution : un système où l'auto-émancipation du prolétariat n'a pas sa place.

Il se trouve que ces notes, que le Parti communiste de Russie n'a pas rendues publiques, sont connues dans leurs grandes lignes... dès 1925 ! Max Eastman, un communiste américain qui a longuement séjourné en Russie en 1923, en fait la matière du troisième chapitre de son livre *Depuis la mort de Lénine* (*infra*, p. 107) qui paraît en France chez Gallimard — c'est dire s'il n'était pas nécessaire d'attendre le XX<sup>e</sup> Congrès du PCUS pour être informé.

---

14. Lucien SÈVE, *op. cit.*, p. 115. Nous soulignons.

15. Réédité en 2015 par les éditions Syllepse. Les éditions Spartacus avaient présenté deux de ces textes dans une brochure de petit format portant le titre *Le Testament de Lénine*, Paris, supplément à *Masses*, n° 9, avril 1947.

Trotski, en service commandé, se livre à ce que nous appellerions aujourd'hui une opération de « déminage politique » (*infra*, p. 111) — il est vrai qu'il a déjà fait ses preuves en terme de déni de réalité. Mais le vent tourne à Moscou : Trotski lui-même n'est pas à l'abri de la critique virulente de partis bolchevisés comme le PCF dont le Comité central lui reproche finalement de ne pas mentir avec suffisamment de conviction et d'énergie (*infra*, p. 117). On mesure là l'enracinement déjà très profond des mécanismes mentaux et stylistiques qui façonnent ce « mensonge déconcertant » dont parlait Anton Ciliga et qui devait peser « comme un cauchemar sur le cerveau des vivants » pour de nombreuses décennies.

Tout le monde semble bien entendu revenu de ces pratiques, et tel philosophe pourtant blanchi sous le harnais stalinien affirmera sans ambages qu'« il faut sans hésitation dire périmé le léninisme », pour aussitôt ajouter qu'il « fut pourtant ce qu'il y eut de mieux dans le mouvement révolutionnaire de jadis<sup>16</sup> » ! Il n'est que de lire les quelques textes de Rosa Luxemburg à la fin de ce volume pour comprendre qu'il n'en est rien. La force critique des articles de Rosa Luxemburg et leur profonde humanité mais aussi l'exposé de conceptions politiques partagées dans des cadres plus larges (voir son discours au congrès de fondation du KPD et la brochure « Que veut Spartacus ? ») permettent de saisir la distinction qu'opère Louis Janover entre testament et héritage : le premier consacre le testateur qui désigne — de façon formelle — ses légataires alors que le second ouvre sur l'avenir et nourrit la pensée et l'action des générations qui s'en saisissent.

M. G., I. J. & E. S.

---

16. Lucien SÈVE, *op. cit.*, p. 122.

**LE TESTAMENT DE LÉNINE ET  
L'HÉRITAGE DE ROSA LUXEMBURG**



# I

En hommage à René Lefevre dont le travail d'édition est un acte de critique majeur qui marque notre histoire.

Il n'existe évidemment pas de testament de Lénine, et moins encore pourrait-on dire de testament de Rosa Luxemburg. Pourtant, les dernières recommandations et notes de Lénine réunies sous ce titre ne l'ont pas été au hasard. Elles sont les ultimes réflexions sur le pouvoir d'un chef incontesté qui, guetté par la mort, interroge le rapport des forces en présence et juge un entourage, justement préoccupé par sa succession, pour établir un ordre de préférence. Le roi se meurt, qui choisir pour le remplacer ?

Chacun des prétendants, que leur fonction dans l'appareil d'État et du parti met d'emblée sur la liste, a ainsi droit à ce qui pourrait être considéré comme une remontrance sur la copie d'un impétrant, avec note à l'appui. Inversement de ce qui a été dit, une telle intervention constitue en elle-même une charge accablante pour le régime en place, et pour celui qui se trouve alors à sa tête. Imaginons Rosa Luxemburg dictant blâmes ou éloges pour désigner un nouvel élu. Inconcevable ! Cela est en contradiction absolue avec sa conception de la démocratie, et l'éthique qui en découle et interdit une telle préoccupation ! Ainsi, il n'y a là aucune concordance ou résonance entre la pensée des deux auteurs, qui s'opposent sur tous les points. C'est ce que nous voulons mettre en lumière par ce titre qui, au-delà des individus, souligne l'incompatibilité de deux conceptions de l'émancipation humaine et du socialisme,

et éclaire la nature des ravages que la victoire de l'un des deux courants a fait subir au mouvement ouvrier. Le testament de Lénine comporte la négation d'une éthique qui chez Rosa Luxemburg traverse toute son œuvre et nous sert aujourd'hui encore de principe de jugement.

Comment et pourquoi donc parler de testament ou d'héritage en évoquant la vie et l'œuvre de Lénine et de Rosa Luxemburg? Chacun n'est-il pas animé par la volonté d'intervenir dans la société pour en changer les fondements? Que ne nous dit pas Lénine que nous dit clairement Rosa Luxemburg? Entre le premier et le second témoignage, se tourne un chapitre de l'histoire du mouvement ouvrier. La fin de l'un et de l'autre s'inscrit dans un contexte tragique, bien différent pourtant, et cette mise en regard des deux destins souligne l'irréparable fracture entre leur conception de l'émancipation humaine. Mais de quelle manière se lit-elle dans notre société? Rien de plus important pour la pensée critique que de savoir ce que nous ont « légué » ces deux penseurs de la révolution, l'un et l'autre se réclamant du marxisme.

Qu'y a-t-il de plus révélateur que ce qui s'est alors inscrit dans l'histoire? Les derniers écrits des auteurs sont en cohérence avec l'œuvre principale, mais ils ignoraient comment ils seraient lus et mesurés à la réalité. Les mots résonnent autrement et dévoilent le sens profond de cette réflexion dont on sait désormais à qui elle s'adresse. Lénine et Rosa Luxemburg prennent à témoin le même monde, mais à l'envers, et leur ultime message nous livre deux conceptions opposées, bien que tout semble les unir.

Or, paradoxalement, Rosa Luxemburg répond toujours à nos interrogations et à nos angoisses, preuve que les questions qui se posaient sont encore celles de notre temps, alors que la révolution industrielle à laquelle aspiraient les partisans de Lénine ne laisse plus rien espérer de ce

qu'ils ont pu promettre. Le bolchevisme a-t-il laissé d'autre héritage que d'avoir permis à la Russie d'entrer dans l'ère de l'industrie moderne ? En revanche, ce qu'on peut saisir de l'héritage de Rosa Luxemburg, en se rapportant à ses ultimes interventions, se rapporte à une pensée révolutionnaire en éveil, ouverte sur l'avenir, qui met en garde son époque, et celle qui va lui succéder, contre les contrefaçons et les manipulations de la théorie.



C'est à dessein que nous ne nous sommes référés qu'à des textes anciens publiés par les éditions Spartacus, en résonance avec la pensée de Rosa Luxemburg et accessibles en France alors que le marxisme ossifié du PC dominait les esprits<sup>17</sup>. Ces écrits développent une réflexion sur le pouvoir bolchevique dont on scrutait alors le visage, et qui se révélait être celui d'un Janus bifrons : une face encore tournée vers les soviets, dont il devenait quasi impossible de déchiffrer les traits, une autre vers le capitalisme d'État, qui de plus en plus ramenait l'Union des républiques socialistes soviétiques à l'image de la société bourgeoise.

En vérité, tout était connu de « cette dictature du prolétariat qui devenait chaque jour un peu plus une dictature sur le prolétariat<sup>18</sup> », et contre laquelle Rosa Luxemburg, à qui il ne fut pas donné d'assister à cette chute, a pourtant été en mesure de nous mettre en garde. Elle a pressenti ce bond dans la barbarie, et cette pensée qui guidait sa

---

17. Les éditions des « Cahiers Spartacus » ont été fondées par René Lefeuve en 1936.

18. Otto RÜHLE, *Fascisme brun, fascisme rouge. 1939*, postface de Paul MATICK : « Otto Rühle et le mouvement ouvrier allemand (Stalinisme et fascisme. Critique socialiste du bolchevisme) », Paris, Spartacus, 1975, p. 27.

critique demeure aujourd'hui encore, avec les analyses de ceux que nous avons tenté de faire parler sur notre temps, le fil conducteur d'une critique de la société capitaliste et de son avenir. Pourquoi un tel retour aux sources, dira-t-on? Il est d'autant plus urgent et nécessaire que cette révolution fait l'objet d'une historiographie réductrice, destinée à la réinsérer dans une série d'événements constitutive de l'histoire du mouvement ouvrier comme un élément parmi d'autres. Ainsi seront ramenés sur le même plan tous les courants de pensée qui se sont opposés sur la signification et les effets de cette révolution, et les auteurs se retrouveront simplement séparés ou unis par la continuité chronologique, tous les événements et les controverses ayant finalement abouti à rendre à la Russie son statut dans l'Europe. On pourra alors dire que la Révolution russe est un bloc, qu'il n'est pas possible d'en extraire une parcelle pour l'opposer à l'autre, puisque finalement elles ont toutes concouru à cette fin.

Comme pour toutes les révolutions, mais plus encore pour celle-ci, l'important sera de rendre à la contre-révolution la révolution qui ne lui appartient en rien, et de banaliser le rôle que les intellectuels y jouèrent, toujours présents pour entretenir le doute et la confusion. C'est le retour du mythe bolchevik, mais sous une forme nouvelle, avec les vibratos de la nostalgie comme forme de mémoire appelée à mêler toutes les notes dans la même symphonie du nouveau monde en voie de réalisation. Entre la critique qui se veut « objective », bon prince, et la défense de ce qui aurait bon gré ou mal gré concouru à l'émancipation des masses, tous les intellectuels actuels ajoutent leur note. C'est le ton de l'époque! En revanche, sont écartés les seuls qui ont apporté sur le champ, et dans les combats eux-mêmes, les éléments qui permettent de juger ce qu'il en

fut du caractère social et politique de l'accumulation en Russie.

Tout a été dit, avec la passion de la vérité, quand il fallait encore répondre au système d'aliénation et de répression en place, et il n'est que de se référer aux analyses et aux témoignages de l'époque pour comprendre quel en était l'enjeu. Les écrits de ces témoins de la vérité sont aujourd'hui noyés dans l'eau trouble d'une historiographie qui rend inintelligible les anciennes impostures, et du même coup les impostures nouvelles fondées sur ce passé.

Le néo-stalinisme est cette idéologie nouvelle qui sait faire la part de l'analyse critique du marxisme-léninisme, du stalinisme et du socialisme dit réellement existant, et de manière à reprendre tout ce qui a constitué au fil des ans la nécessité de répondre aux théories dites marxistes de l'État dit prolétarien. Forte des leçons de l'histoire, cette recomposition idéologique ne se laisse plus prendre aujourd'hui à la facticité de certains arguments et aux sophismes de ceux qui, sous la pression d'une actualité brûlante, obéissaient aux injonctions de la lutte entre les systèmes opposés, rendant impossible de faire le départ du vrai et du faux. Ce néo-stalinisme travestit la mémoire du mouvement ouvrier de sorte qu'il est devenu presque impossible aujourd'hui de dire ce qu'ont représenté, de Lénine à Castro, tous ceux que l'intelligentsia a portés aux nues. Il a fait disparaître de l'histoire ce que fut la réalité politique et sociale d'une lutte pour l'émancipation dont l'énoncé ne pouvait être falsifié dans ses profondeurs, avant que le mythe bolchevik n'en pervertisse le sens en présentant comme réalisation de la promesse initiale ce qui en était la négation.

La mystification dénoncée par nombre des auteurs que l'on retrouve au catalogue Spartacus relève d'une inversion radicale de l'analyse par Marx des différents

stades de l'accumulation du capital que les théoriciens du marxisme-léninisme se devaient de présenter à l'envers : la Russie d'avant 1917 ne remplissait aucune des conditions économiques, sociales et culturelles qui, selon la théorie matérialiste de Marx, lui auraient permis d'accomplir une révolution prolétarienne et de passer à un mode de production socialiste. Évidence, mais dont les effets seront mis sens dessus dessous. Car c'est justement ici qu'intervient le basculement dialectique : grâce à cette situation non prévue par Marx, mais bien comprise par le génial Lénine et son non moins génial disciple Staline, la société Russe a pu réussir à enjamber la nécessité historique là où devaient échouer les pays qui, apparemment, remplissaient les conditions requises. L'absurdité de cette thèse sautera aux yeux de tout lecteur un tant soit peu familiarisé avec la méthode d'analyse de Marx. Nous en retrouvons pourtant toutes les versions, retouchées selon les nécessités des pouvoirs intéressés, dans ce que nous pouvons appeler la représentation actuelle du mythe d'Octobre, qui conjugue au présent le détournement du système de valeurs révolutionnaires. Il a pris la dimension d'une mystification, ajustée à l'idéologie du moment et embrassant, au-delà des régimes du socialisme dit réellement existant, désormais disparus, l'historiographie et le langage ordinaire.

C'est pourquoi loin d'éviter la répétition fréquente de certaines idées ou la référence à certains auteurs anciens, nous avons tout au contraire tenu à revenir à ce que furent leurs réponses aux artifices de langage quand ceux-ci étaient encore en voie de formation. La redite s'impose en effet, comme un remède didactique quand l'ignorance et la mystification se rejoignent pour escamoter ou tronquer la vérité textuelle, et elle devient plus encore nécessaire quand le temps impose comme une évidence ce qui était en d'autres moments contesté au vue même de la réalité.

Plus aucun des conflits du passé ne semble aujourd'hui infléchir le jugement de l'historien, indifférent ou aveugle à l'influence que ces événements ont encore sur notre société. Tout reste suspendu dans le vide d'un récit qui s'arrête aux dates choisies, et ne comporte pas de mention à *suivre*.

## TEXTES



# DERNIER DISCOURS PRONONCÉ PAR LÉNINE DEVANT L'INTERNATIONALE COMMUNISTE

IV<sup>e</sup> Congrès – 13 novembre 1922

J'ai dit que nous avons commis un nombre énorme de sottises. Mais je dois ajouter quelque chose aussi au sujet de nos adversaires. Si ceux-ci nous arrêtent pour nous dire : Lénine lui-même reconnaît que les bolcheviks ont commis une quantité énorme de sottises, je leur répondrai : oui, mais nos sottises sont d'une tout autre nature que les vôtres. Nous avons seulement commencé à apprendre et nous apprenons si systématiquement que nous pouvons être persuadés d'obtenir de bons résultats... Ce n'est pas difficile à prouver. Prenez, par exemple, la convention conclue avec Koltchak<sup>93</sup> par l'Amérique, l'Angleterre, la France et le Japon. Je vous le demande : y a-t-il au monde des États plus cultivés et plus puissants ? Or, que résulta-t-il de cette convention ? Ils promirent à Koltchak de l'aider sans penser, sans voir qu'ils couraient à un échec ; je ne peux pas même humainement le comprendre. Voilà un autre exemple plus près de nous et plus important : le

---

**93.** Alexandre Vassilievitch KOLTCHACK (1874–1920) : officier de marine, seul amiral qui soutienne le gouvernement provisoire de Kerenski, il devient après la révolution d'octobre, un des principaux commandants militaires des armées blanches, qui sous sa dictature, arrivent à 600 km de Moscou. Arrêté et jugé à Irkoutsk du 21 janvier au 6 février 1920, il est exécuté le lendemain.

Traité de Versailles. Je vous le demande, qu'est-ce que ces glorieuses puissances ont fait là? Comment peuvent-elles trouver une issue à ce non-sens? Je crois que je n'exagère pas en disant que nos sottises ne sont rien à côté de celles que les capitalistes du monde entier, l'État capitaliste et la Deuxième Internationale commettent tous ensemble.

C'est pourquoi je crois que les perspectives de révolution mondiale — je traite très brièvement ce thème — sont bonnes, et dans certaines conditions, j'en suis persuadé, elles deviendront encore meilleures. Je voudrais ajouter quelques mots au sujet de ces conditions. Au III<sup>e</sup> Congrès en 1921<sup>94</sup>, nous avons adopté une résolution sur la structure des partis communistes et sur les méthodes et le contenu de leur action<sup>95</sup>. Cette résolution est excellente. Mais elle est presque entièrement russe, c'est-à-dire qu'elle a été prise dans le développement russe. C'est son bon côté. C'en est aussi le mauvais; c'en est le mauvais parce que presque pas un étranger — c'est ma conviction, je viens de la relire — ne peut la lire : 1° elle est trop longue, cinquante paragraphes ou plus; habituellement les étrangers ne peuvent pas lire des morceaux de pareille étendue; 2° si même ils la lisent, ils ne peuvent la comprendre, précisément parce qu'elle est trop russe, non pas qu'elle soit écrite en russe car elle est excellemment traduite en toutes les langues, mais elle est pénétrée, imbue d'esprit russe; 3° si par exception il se trouve un étranger qui la

---

94. Le troisième Congrès de l'IC se tient à Moscou du 22 juin au 12 juillet 1921.

95. « Thèses sur la structure, les méthodes et l'action des partis communistes », *Quatre premiers congrès mondiaux de l'Internationale communiste*, 1919-1923, Paris, Librairie du Travail, 1934, rééd. en fac-similé, Maspero, 1978, p. 109-122.

comprenne, il ne peut pas l'appliquer. Voilà le troisième défaut.

J'ai un peu parlé avec quelques délégués et j'espère encore, au cours du Congrès, avoir la possibilité — non pas de prendre part à ce Congrès, car je ne le puis malheureusement pas — de parler en détail avec un plus grand nombre de délégués des différents pays. Mon impression est que nous avons commis une grosse erreur en votant cette résolution, notamment en nous fermant la voie vers un nouveau progrès. Comme je l'ai dit, la résolution est excellente. Je souscris à tous ses cinquante paragraphes. Mais je dois dire que nous n'avons pas trouvé la forme sous laquelle nous devons présenter nos expériences russes aux étrangers et pour cela, la résolution est restée lettre morte. Si nous ne la trouvons pas, nous n'avancerons pas.

L'essentiel pour nous, aussi bien pour les Russes que pour les étrangers, c'est de tirer maintenant, après cinq années, la leçon de la Révolution russe. Ce n'est que maintenant que nous en avons la possibilité. Je ne sais combien de temps cette possibilité durera, ni si les puissances capitalistes nous laisseront longtemps le loisir de nous instruire dans le calme. Mais nous devons employer chaque moment libre d'activité militaire et de guerre pour apprendre, en commençant par le commencement. Tout notre parti et toutes les catégories sociales de Russie prouvent, par leur désir de s'instruire, que la principale tâche du moment consiste pour nous à apprendre toujours, et encore à apprendre. Mais les étrangers aussi doivent apprendre. Pas évidemment dans le même sens que nous, c'est-à-dire à lire, à écrire, et à comprendre ce que nous avons lu, toutes choses qui nous manquent encore. On discute pour savoir si c'est là de la culture prolétarienne ou bourgeoise ; je laisse la question indécise. Une chose est sûre : nous devons d'abord apprendre à lire et à écrire et

à comprendre ce que nous avons lu. Les étrangers n'ont plus besoin de cela, ils ont besoin de quelque chose de plus élevé : comprendre ce que nous avons écrit sur la structure des partis communistes et qu'ils ont lu et signé sans l'avoir compris. Voilà leur grande tâche.

Il faut appliquer cette résolution. On n'y arrivera pas du jour au lendemain, c'est absolument impossible ; elle est trop russe, elle reflète trop l'expérience russe. C'est pourquoi les étrangers ne l'ont pas comprise. Mais ils ne peuvent pas se contenter de la suspendre au mur comme une icône et de l'adorer. Ils n'obtiendront rien ainsi. Ils doivent assimiler un bon morceau de l'expérience russe. Comment cela se fera-t-il ? je ne sais. Peut-être les fascistes, par exemple, en Italie, nous rendront-ils de bons services en expliquant aux Italiens qu'ils ne sont pas aussi instruits qu'on le croirait, et que les bandes noires ne sont pas encore impossibles dans leur pays. Peut-être cela sera-t-il très utile. Nous, Russes, nous devons aussi chercher des moyens d'expliquer aux étrangers la réalité de cette résolution, car autrement ils ne seront pas en mesure de l'appliquer.

Nous devons dire, non seulement pour les Russes mais aussi pour les étrangers que l'essentiel dans la période qui commence c'est d'apprendre. Nous apprenons dans le sens général du mot ; eux ils doivent apprendre dans le sens spécial : à comprendre l'organisation, la structure, la méthode, le contenu de l'action révolutionnaire. S'ils le font, je suis persuadé que les perspectives de la Révolution mondiale seront non seulement bonnes mais excellentes.

## UN DEVOIR D'HONNEUR

Rosa Luxemburg, *Die Rote Fahne*, 18 novembre 1918

Nous n'avons demandé aucune « amnistie », aucune grâce pour les prisonniers politiques victimes des forces réactionnaires du régime impérial<sup>113</sup>. Nous avons revendiqué notre *droit* à la liberté, à la lutte et à la révolution pour ces centaines de femmes et d'hommes fidèles et courageux qui ont souffert dans les bagnes et les prisons dans leur lutte pour la liberté du peuple, la paix et le socialisme alors qu'ils étaient sous la dictature de fer de criminels impérialistes. Ils sont maintenant tous libres. Nous sommes à nouveau alignés, en rang, prêts au combat. Ce ne sont pas les Scheidemann et leurs alliés bourgeois avec à leur tête le Prince Max von Baden<sup>114</sup> qui nous ont libérés ; c'est la révolution prolétarienne qui a fait voler en éclats les portes de nos cellules<sup>115</sup>.

Cependant, une catégorie d'infortunés habitants de ces lugubres demeures a été complètement oubliée. Jusqu'ici personne n'avait pensé aux êtres pâles et maladifs qui

---

**113.** Cet article a été rédigé par Rosa Luxemburg peu de temps après sa libération de prison. Nous reprenons la traduction du collectif *Démocratie communiste* (<http://democom.alice.red/>) révisée par Ivan Jurkovic pour le collectif Smolny.

**114.** Philipp SCHEIDEMANN (1865–1939) : dirigeant du SPD favorable à la guerre, il avait intégré en octobre 1918 le gouvernement impérial dirigé par le prince Max von BADEN (1867–1929) avant d'être membre du conseil des commissaires du peuple du gouvernement issu du 9 novembre.

**115.** Rosa Luxemburg n'avait elle-même été libérée que le 8 novembre 1918.

souffraient derrière les murs des prisons et des bagnes, condamnés à expier des années durant des infractions de droit commun. Mais eux aussi sont des victimes infortunées de l'ordre social abominable contre lequel se dresse la révolution, eux aussi sont des victimes de la guerre impérialiste qui a fait de la misère et de la détresse une torture atroce, et sont aussi des victimes de cette boucherie qui a déchaîné dans les natures faibles ou souffrant de tares congénitales tous les instincts les plus bas.

La justice de classe bourgeoise s'est révélée encore une fois être un filet dont les mailles laissent aisément se faufiler les requins voraces pendant que le menu fretin s'y débat désespérément. Les usuriers de guerre ayant amassé des millions ont été le plus souvent acquittés ou s'en sont tirés avec des amendes ridicules, mais les petits voleurs et les petites voleuses ont écopé de sévères peines de prison.

Affamés, tremblant de froid dans des cellules à peine chauffées, brisés par quatre années d'horreurs de la guerre, ces enfants oubliés de la société attendaient l'indulgence, le réconfort.

Ils attendaient en vain. Le dernier Hohenzollern <sup>116</sup>, en bon père du peuple, avait oublié les misérables, tourmenté qu'il était par le bain de sang des nations et les intrigues de pouvoir. Pendant quatre ans, depuis la conquête de Liège, il n'y a plus eu d'amnistie notoire, pas même à l'occasion de la fête officielle des esclaves allemands, ou de « l'anniversaire du Kaiser ».

La révolution prolétarienne doit maintenant daigner laisser poindre sa grâce par un petit filet de lumière, éclairer la sombre vie des prisons, écourter les sentences

---

**116.** Les Hohenzollern était la dynastie régnant sur l'empire allemand. GUILLAUME II (1859–1918), son dernier représentant, venait d'abdiquer le 9 novembre, balayé par la *Novemberrevolution*.

draconiennes, détruire le système disciplinaire barbare (comme la détention en chaînes, le châtement corporel!), elle doit améliorer les traitements, les soins médicaux, adapter les rations alimentaires et les conditions de travail selon les besoins et les forces. C'est un devoir d'honneur!

Le système pénal existant, tout imprégné de l'esprit de classe brutal et de la barbarie du capitalisme, doit être totalement aboli. Une réforme profonde du système d'accomplissement des peines doit tout de suite être entreprise. Un système complètement nouveau, en harmonie avec l'esprit du socialisme, ne saurait être érigé autrement que sur la base d'un nouvel ordre économique et social. Les crimes, comme les châtements, s'enracinent toujours au final dans les rapports économiques d'une société. Cependant, une mesure radicale peut être mise en œuvre sans délai : la peine capitale, la plus grande honte du code pénal allemand ultra-réactionnaire, doit immédiatement être abolie <sup>117</sup>! Pourquoi donc le gouvernement des ouvriers et des soldats hésite-t-il? Ledebour, Barth, Däumig <sup>118</sup>! Le brave Beccaria <sup>119</sup>, qui dénonçait il y a deux cents ans l'infamie de la peine de mort, n'existe-t-il pas pour vous? Vous n'avez pas le temps, vous avez mille soucis, mille difficultés, mille tâches à remplir. C'est certain. Mais calculez, montre en main, combien de temps

---

**117.** La peine de mort ne fut en fait abolie en Allemagne que bien plus tard : en 1949 pour la RFA, en 1987 pour la RDA.

**118.** Georg LEDEBOUR (1850–1947), Emil BARTH (1879–1941) et Ernst DÄUMIG (1866–1922) : membres de l'USPD et également membres du conseil exécutif des conseils d'ouvriers et de soldats de Berlin.

**119.** Cesare BECCARIA (1738-1794) : philosophe italien, il propose dans un traité de justice pénale publié en 1764, *Des délits et des peines*, une réforme de fond des systèmes pénaux, partant de l'inefficacité des peines et des supplices à véritablement dissuader les criminels.

il vous faut pour dire : « La peine de mort est *abolie!* ». Ou bien voulez-vous là-dessus aussi un débat en longueur finissant par un vote ? Est-ce que vous allez encore vous draper dans des couches et des couches de formalités, de scrupules, d'incompétence, de tampon valide et autres inepties ?

Ah, comme cette révolution est allemande ! Elle est si sobre et pointilleuse, elle manque tant de fougue, de splendeur, de grandeur. L'oubli de la peine de mort n'est qu'un petit, tout petit élément isolé. Mais précisément, de tels petits éléments trahissent souvent l'esprit profond de l'ensemble !

Prenons n'importe quelle histoire de la grande Révolution française ; prenons par exemple l'aride Mignet<sup>120</sup>. Peut-on lire ce livre sans sentir battre son cœur et son esprit s'enflammer ? Peut-on, après l'avoir ouvert à n'importe quelle page, le laisser de côté avant d'avoir entendu le dernier accord de cette formidable tragédie ? Elle est comme une symphonie de Beethoven élevée jusqu'au gigantesque, une tempête mugissant sur les orgues du temps, grande et superbe dans ses erreurs comme dans ses exploits, dans la victoire comme dans la défaite, à son premier cri de joie naïve comme à son dernier souffle. Et qu'en est-il maintenant de l'Allemagne ? À chaque pas, petit ou grand, on sent qu'on a affaire encore et toujours aux anciens et braves camarades de la social-démocratie allemande tendrement assoupie, à ceux pour lesquels la carte de membre du parti était tout, et l'Homme ou l'Esprit n'étaient rien. Mais n'oublions pas que l'histoire du monde

---

**120.** François-Auguste MIGNET (1796-1884), journaliste libéral, auteur d'une *Histoire de la révolution française*, Paris, 1824, que Rosa Luxemburg a lue en 1917. Voir sa lettre à Hans Diefenbach datée du 13 août 1917 : ROSA LUXEMBURG, *Correspondance 1914-1919*, Paris, Maspero, 1977, p. 274.

ne se fait pas sans grandeur de la pensée, sans morale ni nobles gestes.

Liebknecht <sup>121</sup> et moi, en quittant les chaleureuses résidences que nous avons récemment habitées — lui quittant ses camarades de prison au crâne rasé, moi mes chères pauvres voleuses et filles de petite vertu avec lesquelles j'ai passé, sous le même toit, trois années et demi de ma vie — nous leur fîmes ce serment, tandis que leurs yeux pleins de tristesse nous regardaient partir : Nous ne vous oublierons pas !

Nous exigeons que le comité exécutif des conseils d'ouvriers et de soldats allège immédiatement le sort des prisonniers dans toutes les institutions pénales d'Allemagne !

Nous exigeons que la peine capitale soit supprimée du code pénal allemand !

Des rivières de sang ont coulé en torrents pendant les quatre ans du génocide impérialiste. Aujourd'hui, chaque goutte de ce précieux liquide devrait être conservée respectueusement dans du cristal. Faire preuve d'une énergie révolutionnaire impitoyable et d'une bienveillante humanité : voilà la véritable essence du socialisme. Un monde doit être renversé, mais chaque larme qui aurait pu être évitée est une accusation ; et l'homme qui, empressé de remplir un devoir important, écrase par mégarde un seul pauvre ver de terre commet un crime.

---

**121.** Karl LIEBKNECHT (1871–1919) : le plus populaire des militants internationalistes en Allemagne, député au Reichstag, il vote contre les crédits de guerre en décembre 1914 et est emprisonné après le 1<sup>er</sup> mai 1916 où il manifeste sous le mot d'ordre : « À bas la guerre, à bas le gouvernement ! » Co-fondateur avec Rosa Luxemburg de la Ligue Spartacus puis du KPD.

## TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
LE TESTAMENT DE LÉNINE ET L'HÉRITAGE DE ROSA LUXEMBURG	13
I	15
II	22
III	30
IV	36
V	45
VI	49
VII	55
VIII	60
IX	67
X	75
XI	83
TEXTES	93
Dernier discours prononcé par Lénine devant l'Internationale Communiste	95
Le testament de Lénine	99
Lettre pour le prochain Congrès du Parti	99
Suite des notes – 24 décembre 1922	100
Suite des notes – 25 décembre 1922	103

---

Complément à la note du 24 décembre	103
Suite des notes – 26 décembre 1922	104
<b>Depuis la mort de Lénine III. Le testament de Lénine</b>	107
<b>Au sujet du livre d'Eastman « Depuis la mort de Lénine »</b>	111
<b>Résolution du C. C. du P.C.F.</b>	117
<b>Un devoir d'honneur</b>	121
<b>L'ordre règne à Berlin</b>	126
<b>Notre programme et la situation politique</b>	135
<b>Que veut Spartacus ?</b>	139